

La mémoire, l'histoire, l'oubli de Paul Ricoeur, Paris, Seuil,
2000, 675 p.

Olivier Bertrand

Volume 20, numéro 1, 2001

Enjeux contemporains du républicanisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040263ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040263ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertrand, O. (2001). Compte rendu de [*La mémoire, l'histoire, l'oubli* de Paul Ricoeur, Paris, Seuil, 2000, 675 p.] *Politique et Sociétés*, 20(1), 182–185.
<https://doi.org/10.7202/040263ar>

La mémoire, l'histoire, l'oubli

de Paul Ricœur, Paris, Seuil, 2000, 675 p.

À un moment où, mathématiques obligent, on s'évertue à faire bilan après bilan, on ne peut qu'être frappé par la disparité de ces retours sur le passé. D'une part, les diverses polémiques engagées, semblant parfois plus près des querelles de clochers que de la véritable enquête historique, laissent trop souvent perplexe. L'épisode du *Livre noir du communisme*, qui défraie encore la manchette, en est un exemple parmi bien d'autres. D'autre part, à une époque où la marche implacable de l'Esprit du monde et les aléas de la dialectique ne sauraient plus nous guider de façon crédible dans la compréhension des faits politiques et historiques, les tentatives diverses pour refuser l'historicisme ambiant paraissent encore hésitantes et non assurées. Un constat : le politologue, l'historien ou le simple observateur se trouvent souvent démunis, cherchant entre les vieux modèles aujourd'hui discrédités et un périlleux relativisme la voie d'une juste compréhension de l'histoire et des phénomènes politiques.

Dans ce contexte, le plus récent livre de Paul Ricœur, intitulé *La mémoire, l'histoire, l'oubli* arrive à point nommé. S'interrogeant sur les conditions de possibilité d'un «faire-mémoire», P. Ricœur apporte une contribution d'une grande sagesse et d'une grande pondération, qui promet de devenir une référence autant pour les philosophes que pour les politologues ou les historiens.

Ce « vaste mémorial du temps », selon l'expression de l'auteur, comporte trois grandes sections : la première est une phénoménologie de la mémoire (« De la mémoire et de la réminiscence »), la seconde une enquête sur l'épistémologie des sciences historiques (« Histoire/épistémologie ») et la troisième une ontologie de l'être historique (« La condition historique »), à quoi il faut ajouter un épilogue sur le pardon qui vient accorder à l'ensemble une cohérence de second niveau. Reconnaisant la difficulté d'un parcours long de près de 700 pages, P. Ricœur a pris soin, dans un souci pédagogique remarquable, de faciliter le travail du lecteur au moyen de « notes d'orientation » qui nous guident tout au long de l'ouvrage.

En premier lieu, « De la mémoire et de la réminiscence » effectue une phénoménologie de la mémoire dont l'intention est de percer le mystère de la « représentation présente d'une chose absente ». Dialoguant tour à tour avec Socrate, Platon, Aristote, Augustin, Husserl, Bergson et Halbwachs, P. Ricœur pose d'abord la question « quoi ? » au phénomène mnémonique. Contre une conception du souvenir comme simple image de l'imagination, l'auteur entreprend de distinguer l'imagination qui fantasme et la mémoire qui se rappelle, ou plutôt qui rappelle ce qui a véritablement été, signalant par là la visée cognitive de la mémoire. Cette distinction caractérisant la mémoire comme une requête de vérité conduit P. Ricœur à favoriser, entre les deux désignations grecques *mnêmè* et *anamnèsis*, la seconde qui, contrai-

rement à la première qui voit la mémoire comme passive et la comprend comme *pathos* (« une peinture produite par la sensation », dit Aristote), la comprend comme un rappel, une recherche active.

Si la mémoire fait ainsi partie du monde de l'expérience (Husserl), la réminiscence devient du coup pour P. Ricœur un pouvoir du soi, celui de « faire-mémoire ». Cette visée cognitive de l'homme-capable porte en elle l'espoir d'une « mémoire heureuse », c'est-à-dire fidèle au passé. Heureux est effectivement celui qui « reconnaît » un souvenir, reconnaissance qui constitue pour l'auteur « le petit miracle de la mémoire ».

Cependant, la mémoire n'est pas sans obstacles et abus. Outre la « mémoire empêchée », qui relève du refoulement psychanalytique, la « mémoire manipulée » et la « mémoire commandée » relèvent des distorsions proprement politiques et idéologiques de la mémoire. La mémoire manipulée est celle que l'on exacerbe dans le dessein de promouvoir une identité construite autour de la crainte ou du refus de l'autre perçu comme un danger. La mémoire commandée est celle que l'on stigmatise, refusant l'apaisement du temps, et qui se manifeste comme une direction de la conscience.

Posant en second lieu la question « qui ? » au phénomène mnémonique, P. Ricœur dépasse à la fois la présupposition de l'expérience commune, selon laquelle la mémoire serait un phénomène uniquement individuel, et l'opposition entre cette dernière conception et celle de mémoire collective chère à Halbwachs : en une sorte de libre prolongement de Husserl également inspiré par la théorie de l'« ascription » (attribution de quelque chose à quelqu'un) de Strawson, P. Ricœur propose une triple attribution de la mémoire aux individus, aux proches et aux autres pris collectivement.

En second lieu, la section « Histoire/épistémologie » enquête sur les fondements épistémologiques de la science historique. C'est parce que l'histoire ne connaît aucun équivalent au phénomène mnémonique de la reconnaissance qu'elle doit se questionner sur les conditions de sa prétention à la vérité, donc sur ses propres limites face au fantasme d'un ultime savoir de soi de l'histoire.

Cette enquête débute par une revue critique de ce qui peut être considéré comme une preuve documentaire, c'est-à-dire à la fois sur les déclarations des témoins et sur la constitution des archives. Cette étape franchie, le questionnement porte sur une « phase explicative/compréhensive », laquelle concerne le mode d'enchaînement entre faits documentés. Optant pour une histoire sociale, P. Ricœur ramène la question prioritaire de la recherche historiographique vers les identités et les liens sociaux et propose une conception de l'histoire comme « histoire des représentations ».

Ainsi conçue, l'histoire tente de comprendre, sur la base de preuves documentaires et de modèles explicatifs, « ce que peut et ne peut pas se figurer sur le monde l'homme d'une époque donnée ». L'auteur, grâce au rôle fédérateur de l'idée de représentation, dépasse la maintenant traditionnelle opposition entre « expliquer » et « comprendre ». L'histoire des représentations, insiste-t-il, est celle qui est la mieux à même de dévoiler

toute la richesse des phénomènes sociaux, qui en exprime le mieux la pluri-vocité et la différenciation.

Enfin, c'est à la phase de la représentation historique dans ses aspects scripturaires et littéraires que s'accomplit l'intention historienne de représenter le passé en faisant de l'opération historiographique un document qui sera lui-même soumis à la connaissance historique. Ce geste final, au terme d'une section dont l'objectif est de donner son autonomie à l'histoire comme science humaine, débouche sur le concept de « représentation », lequel désigne la capacité du discours historique à représenter le passé.

En troisième lieu, « La condition historique » étudie les conditions de possibilité d'un discours sur l'histoire. Cette réflexion est herméneutique au sens général d' « examen des modes de compréhension engagés dans les savoirs à vocation objective » et sa question est « Qu'est-ce que comprendre sur le mode historique? ». Elle se déroule en deux temps : un moment critique et un moment ontologique.

En un premier temps, la philosophie critique de l'histoire doit imposer ses limites à toute prétention totalisante du savoir historique. Deux dangers sont ici présents : celui de traiter l'histoire comme un singulier collectif érigé en sujet de soi-même et celui d'élever à l'absolu le présent historique érigé en critère de jugement rétrospectif de l'histoire. Si le premier danger rappelle Hegel, le second est dirigé contre la modernité dont la référence au triomphe de la raison la fait se poser comme juge absolu et comme instance autoréférentielle de l'histoire. L'historien, pour P. Ricœur, doit tenter d'occuper, vis-à-vis du passé, la position du juge dans un procès, c'est-à-dire la position du tiers impartial.

En un second temps, l'ontologie de l'être historique se veut une réflexion, fortement inspirée de Heidegger, sur la temporalité comme « la précondition existentielle de la référence de la mémoire et de l'histoire au passé ». Le temps se révélant être la structure fondamentale du mode d'existence propre à l'homme, l'histoire comme la mémoire (« la mémoire est du temps », disait déjà Aristote) sont par conséquent fondés existentiellement dans le souci et la temporalité du souci. P. Ricœur invite donc l'historien à se plonger en imagination dans une histoire vécue de l'intérieur par les acteurs eux-mêmes. L'histoire ainsi comprise ne vise pas le vivant d'autrefois (le mort d'aujourd'hui), mais l'acteur d'une histoire échue. Replacer l'histoire dans cette perspective, c'est, avec Raymond Aron, renoncer à toutes les conceptions de l'histoire où l'on « déduit » l'événement de la situation antérieure, c'est maintenir la contingence historique et le refus de la fatalité, c'est prendre au sérieux les acteurs qui ont vécu un présent aujourd'hui échu.

Mais prendre comme structure fondamentale la temporalité de l'existence humaine, c'est aussi faire apparaître l'oubli, perte de la chose absente (en opposition à sa présence dans la mémoire heureuse et dans la représentation de l'histoire), comme la grande vulnérabilité à la fois de la mémoire et de l'histoire. Si l'oubli au niveau de la mémoire individuelle renvoie aux vulnérabilités physiologiques et psychiques de la personne humaine, l'oubli

collectif pointe, lui, dans la direction des abus politiques. D'une part, une mémoire manipulée au moyen de la constitution de récits canoniques prive les acteurs sociaux, non sans une certaine complicité, de leur pouvoir originaire de se raconter eux-mêmes. D'autre part, l'oubli commandé – l'amnistie – provenant de la volonté politique de rompre avec un passé traumatique (et relevant ainsi plus de la thérapie que de la recherche de la vérité) prive les acteurs sociaux du nécessaire dissensus qui permet une réappropriation lucide du passé et de sa charge traumatique; il tend alors à se confondre avec l'amnésie.

Enfin, P. Ricœur aborde, dans un épilogue d'une rare profondeur, le pardon comme le possible horizon commun de la mémoire, de l'histoire et de l'oubli. *La mémoire, l'histoire, l'oubli* étant construit autour d'une eschatologie de la représentation du passé se structurant « à partir et autour du vœu d'une mémoire heureuse et apaisée, dont quelque chose se communique dans la pratique de l'histoire et jusqu'au cœur des indépassables incertitudes qui dominent nos rapports à l'oubli », le pardon ne pourrait-il pas constituer ce dénouement heureux de l'oubli ?

Cette question fait culminer le livre au niveau d'une sagesse pratique s'effectuant dans les institutions politiques. Est-il possible de délier quelqu'un de son acte ? Peut-on faire taire le non-oubli de la mémoire ? La réponse est « non » : « le pardon n'est, il ne devrait être ni normal, ni normatif, ni normalisant ». Est-ce à dire qu'il n'y a pas de pardon ? Non plus. Ici, le philosophe, déchiré, ne tranche pas. « Ne faut-il pas, en quelque façon, que l'oubli, trompant sa propre vigilance, s'oublie lui-même ? » : c'est l'incognito du pardon.

La mémoire, l'histoire, l'oubli, par sa profondeur, l'envergure et la richesse de ses sources, la pondération et la sagesse de son propos, insuffle une dose de raison, fort bienvenue du politologue et de l'historien, à l'entreprise d'une juste compréhension des phénomènes historiques et politiques. Faisant bien plus qu'ajouter un autre ouvrage à la longue liste des « revues » du XX^e siècle, P. Ricœur, parce que lui-même tiraillé entre la compréhension dialectiquement concrète de Hegel et l'explication formelle d'une pensée critique inspirée de Kant, est un de ceux qui assument le mieux la difficulté de l'analyse politique et historique, c'est-à-dire le caractère plurivoque et polymorphe de ses requêtes de vérité. Aussi, ce n'est ni un modèle achevé ni une interprétation parmi d'autres que nous offre P. Ricœur. C'est la méthode, la déontologie, de celui qui veut comprendre sans recourir ni à une épistémologie factuelle unidimensionnelle, ni à la dangereuse prétention des modèles totalisants, mais aux deux traditions d'analyse, tirant à chaque fois le parti le plus lucide de deux positions fâcheusement polarisées.

Olivier Bertrand

École des hautes études en sciences sociales (Paris)